



**Textes du mercredi saison
2009/2010**

Yaksa.productions

2009/2010

Yaksa productions
<http://yaksa.fr>
contact marie carré
06.75.25.43.74
atelier@yaksa.fr

Table des matières

Derrière le mur (Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?)	3
Pourquoi les chiens n'aiment pas les chats – la nuit tous les chats sont gris.....	5
logorallye	7
l'objet.....	8
contes	12
Une plage en hiver.....	16
Mots imposés	18
Les lettres, sonorités	19
L'escalier	22
l'histoire du petit coffre	26
Lettre de motivation	39
Rencontre	41

Derrière le mur (Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?)

M'y voilà bien au pied du mur !
Ce qui se passe derrière, ma foi je n'en sais rien.
Pourtant il faut écrire, quand aucun mot ne vient...
Allons réfléchissons. Cahier tenu en main,
Assise dos au mur, le stylo incertain,
Doigts crispés, à l'affût,
J'essaie de m'appliquer.
Une phrase montre le bout de son nez,
Presque aussitôt elle est rayée.
Un trait sec et nerveux ponctue tous mes essais,
Mot à mot, ligne à ligne, le papier se noircit,
Mais raturé, biffé... réfléchis, réfléchis !
Bloquée contre ce mur, je n'aboutirais pas,
Et ce qu'il y a derrière, je ne le sais toujours pas...
Apprivoiser les mots, noter, discipliner
Et faire un joli texte, c'est trop me demander.
Moi au pied de mon mur,
Incapable d'écrire,
Je ne me sens pas très fière !
Mon stylo paresseux me pousse à rêvasser
Et ma main sa complice se met à gribouiller :
Rien de bon ne viendra, ce n'est ni jour, ni heure.
Tant pis, renonçant à savoir
Ce qui se passe derrière
Je décide de surseoir,
Et je reste par terre.
Tout doucement bercée par la douceur du soir,
Je me prends à rêver, à me laisser aller.
Dos au mur, yeux fermés,
Oubliant tout autour de moi,
Je suis ailleurs, dans la béatitude,
Sans doute même je me suis endormie,
Dans un état second, en pleine quiétude,

Persuadée que le mur, j'ai pu le traverser,
Etre allée voir derrière ce qui s'y est passé.
Mais ce n'est là que songe, chimère ou utopie,
Car sortant du sommeil,
C'est clair à mon réveil,
Le mur est toujours là,
Aussi fier, aussi droit,
Il n'a pas révélé
Son merveilleux secret.
Pourtant, me relevant,
Il me vient brusquement
Que même si le mur garde tout son mystère,
Ma page d'écriture, moi, je viens de la faire !

Jeanine BERGER

Pourquoi les chiens n'aiment pas les chats – la nuit tous les chats sont gris.

Il y a très longtemps, les chiens étaient les seuls animaux appréciés par les hommes. Gardiens des maisons, ou compagnons de jeux des enfants, ils vivaient tranquilles et aimés des humains, pendant que vaches, cochons, chevaux ou volaille menaient une vie de misère, exploités pour leur force au travail ou engraisés pour être mangés.

Les chiens, eux, partageaient la vie des maîtres. Pas de chaînes, les seuls liens qu'ils connaissaient étaient ceux des caresses et de l'affection. Ainsi choyés et ne manquant de rien, ils se laissaient vivre, et se reproduisaient sans souci de leur avenir.

Jusqu'au jour où ...

En fait ce fut une nuit que cela se produisit ...

Une portée de petits chiots devait naître cette nuit-là. On découvrit avec stupeur qu'ils portaient tous de fines moustaches blanches, et que leurs yeux, dès qu'ils s'ouvrirent, étaient marqués le plus souvent par un simple rai vertical. Curieux ! et puis ils se mirent à pousser de petits cris, qui ne ressemblaient en rien aux habituels jappements étouffés des petits chiots : « mi-ou » semblaient-ils dire... On n'avait, de mémoire de chien, jamais entendu ça ! et leurs pattes ! d'où tenaient-ils donc ces petits coussinets si doux, et ces minuscules griffes qui apparaissaient et disparaissaient si soudainement ?

Bien sûr, les hommes, et les chiens, s'interrogèrent. Que se passait-il donc ? car dans le voisinage, d'autres bébés-chiens tout aussi bizarres étaient apparus. Après quelques jours, ces curieux petits animaux, à l'origine tout gris, se mirent à changer de couleur. Il y en avait des noirs, des blancs, des roux,

même des gris, ou encore tachetés dans ces mêmes coloris. Mais ce qui n'était au début qu'un léger duvet devint très vite un pelage soyeux, plus fin et plus doux que les poils dont les chiens étaient d'habitude recouverts. Et la diversité des couleurs était plus prononcée aussi, beaucoup moins terne. Et de partout naissaient ces étranges animaux, mais seulement la nuit, car les chiots naissant pendant le jour restaient normaux.

« Chat alors ! » répétait sans cesse un vieux bonhomme qui n'en croyait pas ses yeux ... « Chat alors ! » entendait-on partout, dans toutes les maisons où il entraient pour constater le phénomène. Le nom resta à ces drôles d'animaux, que les hommes se mirent à aimer autant qu'ils aimaient les chiens. Ne croyez pas que les chiens s'en réjouirent. Pas du tout. Eux se mirent à détester ces chats qui leur faisaient concurrence auprès des hommes et des enfants. Et depuis ce temps, les chiens et les chats se livrent une lutte féroce et sans merci, avec intimidation, morsures et griffures, dès que l'occasion se présente. Ils ne se font aucun cadeau...

On sait pourtant qu'exceptionnellement certains chiens et chats parviennent à vivre en bonne harmonie. Peut-être qu'un instinct, venu des origines, leur rappelle leur lointaine parenté, oubliée dans la nuit des temps. Chiens et chats, amis et frères, quelle que soit leur race et leur couleur, quelle belle leçon d'humanité nous pourrions trouver là !
Jeanine

logorallye

Vêtements d'hiver, chauds manteaux, gants épais, bonnets bariolés. Une masse multicolore slalomait sur la piste. Comme des *poignards* dressés vers le ciel, les bonnets pointus dansaient, et l'on entendait distinctement le crissement des patins fendant la glace. Ebahi, il *buvait* le spectacle, cherchant des yeux la petite silhouette familière, la petite tête emmitouflée de *fourrure* bleue qui se promenait au milieu des autres. Même de loin, il voyait le sourire de l'enfant, et devinait son plaisir. Quel pitoyable *enterrement* d'une portion de vie disparue à jamais ! *Cadillac* ou pas, il n'aurait jamais l'enfant, qu'il voyait lui échapper, l'imaginant déjà vivre ailleurs, loin d'ici, loin de lui. Autant partir tout de suite, s'éloigner sans se faire remarquer, et garder l'image du joyeux bonnet bleu pourtant *abandonné* mais qui n'en saurait jamais rien. Il se retourna, les mains dans les poches pour échapper au froid, la tête enfoncée dans le col de son manteau. Il lui fallu un bon moment pour s'apercevoir qu'il pleurerait doucement.

jeanine

l'objet

Quel fouillis dans ce tiroir ! mes doigts attrapent quelque chose de lisse, presque froid, que je dépose au creux de ma paume. C'est petit, parallélipipédique, opaque, brillant, comme plastifié, de plusieurs nuances de bleu qui s'accordent parfaitement. Les deux extrémités, également plastifiées, sont par contre transparentes, laissant entrevoir le contenu, blanc, marqué de stries horizontales, quelque chose qui serait plié peut-être. Je remarque l'étiquette : 1^{ère} qualité ! c'est forcément un beau produit, doux et agréable, enveloppé avec soin dans un luxueux étui. Un petit rectangle rouge, discret, semble désigner le point d'ouverture. Je le saisis délicatement. Il se soulève sans difficulté, découvrant dans un arrondi parfait le dessus du produit. Entre deux doigts, je tire, doucement, et un petit rectangle blanc, doux au toucher, suit mon mouvement. Des deux mains je le déplie et je découvre une jolie surface carrée aux extrémités travaillées, comme entourée de fine dentelle.

Une émotion me saisit. J'ai envie de poser mon visage contre ce petit carré, d'en effleurer mes joues, et même, pourquoi pas, d'y essuyer les larmes que j'ai du mal à retenir : la fatigue, les bouleversements de ma vie tourmentée, et puis cette découverte inattendue dans ce tiroir... Tout cela est plus que je ne peux supporter. Machinalement, je sèche mes larmes. Ce petit morceau de papier me paraît décidément magique, et je me dis qu'il a dû effacer bien des chagrins avant de finir oublié au fond de ce tiroir !

jeanine

Dix petits mouchoirs

Dix petits mouchoirs blancs. Ils sont toujours dix, bien serrés dans leur étui, dix petits papiers blancs qui s'ennuient toute la journée, enfermés, hors d'atteinte. Alors, chaque soir, ils s'échappent.

Sitôt hors du paquet, ils deviennent invisibles. Alors, tous les dix, tout doucement, quittent la maison, en passant à travers les murs sans aucune difficulté. Dès qu'ils sont dehors, ils savent que nul, dans la rue, ne peut les voir. Et de toute façon, ils ne vont pas bien loin, seulement jusqu'à la grande maison en face, de l'autre côté de la rue. Ils franchissent le portail en sautant par-dessus, ça les amuse, alors que là aussi ils pourraient tout simplement passer à travers. Après le portail, une pelouse, des allées. Ils ne s'attardent pas, il leur faut, vite, pénétrer dans les lieux. La grande porte, puis l'escalier. Pas de problème. En haut, ils savent qu'ils trouveront sur le palier deux portes, une de chaque côté. Ils se bousculent bien un peu pour tirer au sort qui ira à droite, et qui ira à gauche. Mais il ne leur faut pas perdre de temps, il faut faire vite, c'est l'heure. Déjà ils entendent du bruit derrière chacune des portes : ça bouge, ça gémit, ça soupire. Et quelques pleurs déjà viennent se mêler à ces plaintes bien difficiles à retenir. Cinq mouchoirs d'un côté, cinq mouchoirs de l'autre, ils sont prêts maintenant. D'un côté cinq petits lits où sont couchées cinq petites filles, de l'autre côté cinq petits lits où sont couchés cinq petits garçons. Mais personne ne dort encore, ils sont bien trop tristes, ils sont bien trop seuls. Les petits mouchoirs connaissent leur rôle par coeur : ils se glissent, toujours invisibles, auprès de chacun des enfants, se faufilent au creux des petits oreillers, caressent avec beaucoup de douceur les petites joues souvent humides, sèchent les dernières traces de larmes et chassent les pensées tristes.

Alors les dix enfants s'endorment les uns après les autres, apaisés et heureux. Un léger sourire se forme même sur leurs jolis visages, gage de rêves agréables qui peupleront leur nuit. Les petits mouchoirs, leur tâche accomplie, peuvent alors se retirer de manière aussi mystérieuse qu'ils sont arrivés. Ils sortent silencieusement des chambres, redescendent l'escalier, repassent la porte d'entrée, retraversent allées et pelouse désertes, jusqu'au portail, puis franchissent la rue en sens inverse, et enfin, sans avoir attiré l'attention, toujours invisibles, rejoignent leur étui où ils retrouvent leur apparence. Soigneusement repliés, ils se rangent, bien serrés les uns contre les autres, inertes jusqu'au soir suivant où ils recommenceront leur escapade. Mais d'ici là, chut ! il ne faut surtout pas qu'on les voie ni surtout qu'on les touche ! Qu'arriverait-il si par mégarde d'un des dix manquait à l'appel un soir ?

jeanine

L'objet magique

L'étui à lunettes posé sur la table du salon semblait attendre quelque chose, mais quoi ? Que les lunettes reviennent sagement à leur place ? C'est alors qu'il se mit à s'étirer, à s'étirer, à s'étirer, jusqu'à 2 mètres de distance pour atteindre à l'autre bout de la table, une lampe qu'il avala aussitôt.

Cet étui capricieux et mange tout, avait, lors des jours et des nuits de pleine lune, des fringales qu'il ne pouvait réfréner et qui lui faisaient faire des choses monstrueuses, heureusement, et, uniquement, à ces périodes là. Ainsi un soir où le chat s'était gentiment couché près de lui, titillé par une terrible envie, il avait avalé le matou en 2 bouchées, sans que ce dernier ait eu le temps de réagir pour avertir ses maîtres. Une autre fois, il avait englouti l'immense caoutchouc de l'entrée, et

au matin, le pot vide avait soulevé une foule de questions et d'interrogations, restées à ce jour sans réponse. On avait bien accusé la femme de ménage de toutes ces disparitions, puisqu'il n'y avait jamais eu d'effraction, mais une fois mise à la porte, les disparitions inexplicables avaient continué sans que personne puisse donner une explication valable. En dehors des périodes de pleine lune, l'étui restait à sa place, sans histoire, c'est à peine si on s'apercevait qu'il était ici ou là. L'étui pourtant vivait un échec permanent avec les lunettes. Il aurait voulu les croquer pour s'en débarrasser, car elles le griffaient, le cognaient, le grattaient, l'énervaient à le chatouiller tout le temps, lui qui était si chatouilleux et qui ne supportait pas qu'on le gratouille ça le mettait de très mauvaise humeur à entrer et à sortir de son étui comme dans un moulin. Il avait bien essayé de les manger lorsqu'elles étaient hors de l'étui, posées là, comme une provocation, mais elles ne se laissaient pas faire, et il était obligé de les cracher dès qu'il tentait de les manger. Il avait essayé de les écraser pour les réduire en miettes lorsqu'elles étaient dans l'étui, mais elles résistaient, et il avait dû s'avouer vaincu par une telle résistance. Il faut dire qu'ils avaient été faits l'un pour l'autre, achetés ensemble, et comme dit le proverbe, ils vivaient pour le meilleur et pour le pire. Mais l'étui ne désespérait pas que les lunettes soient cassées ou mieux perdues, et dans ces cas là une autre paire remplacerait la disparue et cette seule idée lui donnait du baume au cœur et le faisait saliver de plaisir.

Jos

contes

La vraie histoire des trois petits cochons

Ils avaient passé toute la nuit à discuter. La veille, ils avaient bien vu leurs parents emmenés de force par les fermiers. Ils avaient entendus leurs cris, et surtout leur mise en garde : « sauvez-vous, ne restez pas là, ou ils vous tueront, vous aussi ». Bien avant le petit matin tous les bruits s'étaient tus, les fermiers fatigués et repus dormaient profondément. Quant aux parents, mieux valait essayer de ne pas penser à leur disparition. Les petits cochons, tout doucement, escaladèrent les barrières de leur enclos, tous les trois à la queue leu leu, sans se retourner. Voilà, c'était si simple, ils étaient dehors et personne n'avait rien vu. Alors, vite, ils coururent jusqu'au bois tout proche, première étape de leur fuite. Là, un peu rassurés, ils se mirent en route, toujours l'un derrière l'autre.

Le loup veillait. Lui aussi avait entendu le vacarme la veille, et il avait compris. Les trois petits, il les trouvait mignons, ils les apercevait souvent en train de jouer, quand il surveillait de loin les fermiers. Il n'avait pas peur, mais comme les hommes ne l'aimaient pas et lui donnaient la chasse, il ne les aimait pas non plus. Il n'avait pas beaucoup dormi cette nuit là, trop agité pour trouver le sommeil. Au matin, il avait été surpris de voir les petits s'échapper. Surpris, mais content. Alors, il se mit à les suivre, discrètement, pour voir.

Au bout de quelques heures à peine, les trois petits cochons étaient fatigués. Ils avaient beaucoup marché, il fallait se reposer. Ils commencèrent à rassembler de la paille pour se cacher dessous, se mettre à l'abri, et dormir un peu. Les voyant faire, le loup s'approcha gentiment, voulant les aider. « Va-t-en, loup, on n'a pas besoin de toi » lui dirent-ils en chœur. Il voyait bien que leur cachette était trop fragile, mais tous

les trois avaient une telle tête de cochon qu'ils ne voulaient rien entendre. Quand ils furent installés sous la paille, le loup qui s'était à peine éloigné revint, et souffla, souffla... la paille s'envola, bien entendu, découvrant les trois petits bien penauds.

Mais ils décidèrent de continuer à se débrouiller seuls, et repartirent d'un pas décidé, plantant là le loup. Quelques kilomètres plus loin, de nouveau, ils sentirent la fatigue et s'arrêtèrent de marcher. « Il nous faut un abri plus solide » dit le premier. « Ces bouts de bois vont nous servir » ajouta le second. Le troisième, qui parlait peu, se mit à les entasser, aussitôt aidé par ses frères. Ils ménagèrent une ouverture où ils pourraient se glisser tous les trois. Ils n'avaient pas terminé que le loup, qui les suivait toujours en catimini, se montra et voulut les aider à faire une vraie cabane, bien solide. « Non, loup, retourne d'où tu viens, nous ne voulons pas de ton aide ». Et les trois petits cochons bientôt se retrouvèrent pelotonnés sous leur tas de bois.

Le loup décida d'attendre. Mais il réfléchissait. Il fallait encore une fois leur montrer qu'ils avaient tort, que leur nouvelle cachette ne les protégeait guère plus que la première. Alors il vint s'appuyer contre les morceaux de bois empilés, poussa dessus de presque toutes ses forces. Il ne fallut qu'un instant pour que le tout s'écroule. Les trois petits cochons, qui venaient juste de s'endormir les uns contre les autres, se réveillèrent en sursaut, un peu meurtris par les bouts de bois tombés de travers autour d'eux.

« Cette fois, voudrez-vous m'écouter ? » leur dit le loup. Les yeux grands ouverts, ils le regardaient, ils n'avaient plus d'autre choix. Tout compte fait, ils pouvaient lui faire confiance. Ils se remirent tous les quatre en chemin. Ils avaient à peine fait quelques pas que le loup leur montra les ruines d'une vieille maison : « Regardez ça, à nous quatre nous pouvons la réparer un peu, et là, vous serez à l'abri et tout à fait tranquilles ». C'est ce qu'ils firent, transportant des

pierres pour au moins boucher quelques trous. Le loup les dirigeait, à vrai dire, il fit presque tout seul le plus gros du travail, et, dès avant le soir, les petits cochons, fourbus, purent s'allonger sans crainte dans leur nouvelle demeure. Pendant qu'ils dormaient, le loup partit à la recherche de nourriture, non sans avoir soigneusement refermé sur ses petits protégés la porte de bois de leur abri qu'il cala solidement avec des pierres.

Il eut juste le temps de se camoufler dans les bois en voyant des hommes s'approcher. Comment auraient-ils pu seulement imaginer que les trois petits cochons, étaient là, bien au chaud, et sous la protection du loup ?

Jeanine

Lorsqu'on vous raconte qu'Alice était allée aux pays des merveilles, ce que l'on ne vous dit pas, c'est que ses parents étaient accros aux drogues, en particulier au LSD et. un jour qu'Alice était seule, elle suçait un bonbon, qui n'en était pas un, puisque c'était une pastille de LSD. Aussitôt elle eut des hallucinations, vit un lapin qui demandait l'heure, comme si les lapins pouvaient parler ! des reines sur des cartes à jouer qui parlaient et dansaient, des valets de pique, de cœur, de trèfle et de carreaux qui voulaient faire la guerre, des maisons qui grandissaient et rapetissaient. Elle avait peur car elle n'avait jamais vu de telles choses et voulait rentrer chez elle. Elle était toujours assise sur le canapé du salon et n'avait pas bougé de sa maison, pourtant elle voyait des choses étranges ne reconnaissait plus les meubles ni la vaisselle, ni rien de ce qui lui était familier. Les tasses se remplissaient seules, discutaient entre elles, les théières débordaient, des gens qui ressemblaient à des animaux étaient assis autour d'une table elle voulait s'échapper mais toutes les portes qu'elles trouvaient étaient fermées, elle avait beau les secouer, donner des coups

de pieds, soulever la poignée, elles restaient désespérément closes, alors, elle courait partout, enfin c'est ce qu'elle croyait car elle était toujours assise sur le canapé du salon et n'allait nulle part. C'était son imagination qui lui racontait tout ça. Epuisée de courir, d'appeler, de tenter d'échapper à certains êtres étranges, frissonnant de froid elle finit par s'endormir. Lorsqu'elle se réveilla, elle reconnut sa maison, ses jouets, vit ses parents, inquiets, penchés sur elle. Vas-tu bien ma chérie lui demanda sa maman ? mais oui répondit-elle Ca va ? tu n'as pas eu peur ? tu n'as pas mal à la tête lui demanda son père ? mais non je vais très bien. J'ai fait simplement des cauchemars qui m'ont bien fatiguée mais maintenant que je suis réveillée, tout va bien. Est-ce que le lapin bleu est toujours là ? les parents se regardèrent comprirent qu'elle avait pris du LSD, prirent toutes les pilules restantes et les mirent sous clés.

j. graziani

Une plage en hiver

Je vais rester là un peu. Réfléchir. Quelques pas encore, et je vais m'arrêter au niveau des rochers, m'y asseoir, tranquille. D'ici, je ne vois pas la maison, je lui tourne le dos. Devant moi, la mer, les vagues que le vent soulève. Il fait froid, mais je suis bien, seul, coupé du monde, sur cette immense plage, vide comme un désert infini.

Pourtant, il me semble apercevoir quelque chose, ou quelqu'un, là bas au loin. Oui, c'est comme une petite forme qui bouge. On dirait qu'elle vient dans ma direction. Elle se déplace lentement, se rapproche petit à petit. Je la distingue mal, silhouette perdue emmitouflée de couleur sombre. Elle longe le bord de l'eau, suivant le rivage sans s'en approcher ni s'en éloigner. Là voilà qui s'arrête, qui se tourne vers l'océan. Que fait-elle ? Il n'y a qu'elle et moi sur cette plage, et je suis si éloigné d'elle que je ne suis pas sûr d'arriver à temps, si ...

Bon, elle repart. D'ici, je ne pense pas qu'elle puisse me voir, à cette distance elle me confond sans doute avec les rochers. Elle se croit seule sûrement. On dirait qu'elle lutte contre le vent, son long manteau s'enroule autour d'elle, et je vois maintenant son écharpe s'enrouler autour de sa tête. D'un geste lent, comme fatiguée, elle la déroule. J'aperçois sa chevelure, blonde peut-être. Elle marche encore, semblant fixer le sol devant elle, et en tout cas ne rien voir de ce qui l'entoure. Elle s'arrête encore. Il faudrait que je me lève, que je me montre, au cas où ... Mais elle ne fait aucun mouvement vers le large, elle se fige, simplement, et reste immobile quelques instants avant de repartir encore. A quoi bon me manifester, elle n'a peut-être pas d'idées funestes après tout ! Elle a repris sa lente progression, et je la distingue un peu mieux à présent, absorbée, concentrée sur elle-même, ou sur ses

souvenirs. Bientôt elle devrait me voir, elle aussi. Mais non, c'est la mer qui semble l'intéresser, pas la plage ni ce qui peut s'y trouver. Là voilà qui marque encore un arrêt, qui lève la tête vers le ciel. Et puis je la vois qui se retourne, dos à la mer, et qui s'éloigne d'un pas tranquille en direction de la route, son écharpe flottant toujours autour d'elle et le vent entravant toujours son long vêtement contre ses jambes.

Vue de dos, elle me semble si fragile que j'aurais envie de la suivre, de la protéger. mais je me contente de la suivre des yeux. Une voiture est garée un peu plus loin. Tiens, je ne l'avais pas remarquée. Elle ouvre la portière, côté passager, et monte. Doucement la voiture démarre. Je ne saurais jamais qui elle est.

Cette plage n'en finit pas. J'ai l'impression de marcher depuis des heures. Quelle drôle d'idée de venir ici, surtout en plein hiver. Je n'en peux plus, le vent me bouscule et je suis obligée de m'arrêter souvent pour reprendre des forces. D'une seule traite, je ne pourrais pas, c'est trop. Si au moins la mer était belle, ensoleillée, bleue, calme, et avec des gens, du bruit, de l'animation. Mais rien, le vide, le froid, le vent, la solitude et cette immensité sans fin. Un peu d'exercice, il m'a dit qu'il me fallait un peu d'exercice ! Mais jamais je n'arriverai au bout ! La mer est grise, le vent est gris, et je me sens grise moi aussi, grise à l'intérieur, grise à l'extérieur...

Allez, encore quelques pas, et quelques pas encore. Il ne pourra pas dire que je ne fais pas d'efforts ! « Marcher tous les jours, il vous faut marcher tous les jours, Madame, au moins une heure ». Je n'entends que ça ! Alors je marche, j'obéis. Une heure, ça, d'accord, mais alors, tout doucement. L'exercice, ça se mesure. J'aurai besoin de forces encore pour recommencer demain, puisqu'il le faut... encore le même endroit, encore le même parcours, il n'a trouvé que ça ! Si au moins j'étais sûre que ça me fasse du bien, ou si quelqu'un pouvait marcher avec moi ! Mais non, le coin

est complètement désert. Et toujours ce vent qui m'agace. J'ai l'impression de ne pas pouvoir avancer. Tiens, je devrais mettre un pantalon, une capuche, je serais plus à l'aise qu'avec ces vêtements qui se tordent autour de moi et m'empêchent d'avancer. Encore que ça me donne une excuse pour ne pas marcher plus vite. Et puis j'ai froid, et dès que je m'arrête, c'est pire encore. Allez, encore un peu. Il a dit qu'il m'attendrait sur la route à hauteur des gros rochers qui terminent la plage. Nous y voilà, j'entends la voiture. Enfin ! Je vais pouvoir le rejoindre et me mettre bien au chaud, me reposer vraiment. Dieu que cette plage est triste ! juste moi... je ne sais pas si j'aurai le courage d'y revenir demain !

Jeanine

Mots imposés

Elle ne veut pas m'ouvrir. Mon coeur cogne dans ma poitrine, et une cannette de plus serait la bienvenue. Je sais qu'elle est là-haut, dans la nurserie. Purée ! Je n'arrive même plus à m'asseoir, à peine à fermer les yeux. Chanter, voilà ce que je vais faire, chanter, comme si tout était resté joli dans notre vie, comme au soir de notre premier bal. Si au moins je pouvais rebondir, revenir en arrière. J'ai beau piocher dans mes souvenirs, la seule image qui me revient, c'est elle, avec ses lunettes et son sourire d'ange. Bien fini le sourire ... Aujourd'hui, elle voudrait que j'aille me mettre au vert, manger des aubergines, histoire de me refaire une santé, le temps de voir venir ! Moi je préfère les asperges, voilà ce que je lui ai répondu. Mais ça ne l'a pas fait rire, pas du tout. Depuis, elle note des choses sur un cahier, qu'elle range dans un tiroir qu'elle ferme bien à clé. Elle dit qu'elle ne peut plus m'aimer, que notre ciel d'azur est devenu trop gris, que je passe trop de temps à voyager, à picoler aussi. Elle n'apprécie pas et ne se gêne pas pour me le montrer : ce soir encore, elle ne veut pas

me voir. Alors, je vais aller me taper une bonne bière avec un cornet de frites. Il faut bien que je mange, tout de même ! Après, je reviendrai. Elle ne va pas s'envoler, elle finira bien par se calmer et m'ouvrir !

Jeanine

Les lettres, sonorités

Face à effacer ?

On pourrait penser qu'avec facilité on peut effacer un visage. Mais trop souvent, la face effacée, ou qu'on croit effacée, refait surface. La vision du visage survit au fil des âges. Car un seul S suffit pour que le visage visé soit vissé, et fixé à jamais. Il devient impossible alors de l'effacer : les FF pourront tirer, s'associer, s'allonger, oblitérer le E, se tordre ou s'effacer, ça ne fera qu' « acer », cassé, assez ... et la face, quelle farce, aura encore gagné ! En se dédoublant, elle pourrait faire envie et usage. Pourtant, avec un R sournois, elle préférera grimacer, reproduire le visage, le caricaturer, envisager le pire, ou encore préfacer, en vue du prochain changement.

Et le nouveau visage, issu d'un tel effacement, aura un tout autre faciès. On découvrira alors avec effarement qu'on a rien effacé, l'ancien visage a juste pris un drôle de virage ! on croira au mirage, mais ce ne sera plus qu'une image, l'image d'un visage, aussi net pourtant qu'une vie d'ange, et qu'on ne pourra s'empêcher de dévisager tellement on le trouvera changé...

On voudra bien sûr l'effacer, revenir au premier, plus familier. Mais on l'a vu, ce serait peine perdue : ce qu'on croyait facilité, effaçabilité, n'est jamais que fatalité.

Jeanine

Lors des soirées de Noël en Russie, la coutume veut que chacun raconte une petite histoire en attendant le passage du Père Noël, pour distraire famille et amis. C'est ainsi qu'Igor, qui a toujours fait preuve d'imagination, nous a raconté l'histoire de la naissance de la lettre K.

Igor se lève et d'une voix grave commence son récit.

Par une nuit froide où la neige et la glace recouvraient tout, je coupais par un bois, pour rentrer rapidement chez moi. Je marchais aussi vite que me le permettait la neige où je m'enfonçais parfois jusqu'aux genoux, car si ce raccourci me faisait gagner du temps, la neige n'était pas tassée comme sur le chemin et je devais m'arrêter de temps à autre pour reprendre mon souffle. C'est à ce moment là que j'entendis un tintement. Un léger bruit de clochette. Je regardais de tous côtés, mais je ne voyais rien. Je me dirigeais alors vers le tintement et ce que je vis me stupéfia. C'était la première fois que je voyais un lutin. Il était habillé en vert et rouge, portait un bonnet pointu, au bout duquel se trouvait un grelot, qui sonnait joyeusement dès qu'il remuait la tête. J'étais impressionné, mais lui, pas du tout. Il avait une mine fort sympathique et avant même que je me présente, il me dit tu es I G O R ! il riait, sautait dans la neige, et il était si léger qu'il ne faisait presque pas de traces, il grimpait sur les troncs, se suspendait aux branches en souriant. Mais comment savez-vous que je m'appelle IGOR ? ah ah ah !!! je connais les lettres, je suis le créateur d'une partie de l'alphabet. Mon père et mon grand père l'ont commencé et moi je vais le terminer. Je n'ai pas encore mis les lettres dans l'ordre car je ne sais pas si je vais en fabriquer 26, 30, ou 40.

Il avait une barbe blanche et pointue et des cheveux aussi blancs que la neige sur laquelle il s'asseyait. Il devait être âgé, et cependant il était d'une habileté

surprenante. J'avais pris des biscuits que j'avais fourrés dans mes poches et je lui en proposais. Volontiers me dit-il. J'en coupais un en petits morceaux et les lui tendis. Il les avala si vite qu'il eut d'abord le hoquet, puis il rota et tout à coup apparut une lettre que je ne connaissais pas. Il me dit tu vois je viens de faire le K. Voilà comment, grâce à ma générosité, le petit lutin a pu créer la lettre k.

Pars vite me dit-il je sens les loups qui approchent et hop il entra dans le creux

d'un tronc pour s'y installer et sans doute y dormir. Reviens me voir, apporte moi ces bons gâteaux et nous terminerons l'alphabet ensemble. Mais comment je saurais où vous vous trouvez ? tu sais siffler ? oui eh bien ! tu siffles mais quel air ? celui que tu voudras, d'accord je sifflerai kalinka, entendu il me fit un signe amical de la main et disparu. Je pressais le pas pour rentrer chez moi, et tout en cheminant je me demandais si je n'avais pas rêvé cette rencontre insolite lorsque j'entendis un bruit de grelot à chacun de mes pas. Le bruit était un peu étouffé. J'enlevais un gant, mis la main dégantée dans la poche et en ressortis un petit grelot, le même que celui que le lutin portait sur son bonnet, non je n'avais pas rêvé, j'avais bel et bien rencontré un lutin et quel lutin ! celui qui fabriquait les lettres de l'alphabet de tous les alphabets, un génie.

Jos

L'escalier

Couché en chien de fusil, l'homme tremblait, grelottait, remontait le col de son manteau, les yeux clos. Puis, il ouvrit les yeux, tourna la tête à droite et à gauche, plusieurs fois, se leva, regarda autour de lui, surpris d'être dans un escalier. Une pancarte au-dessus de lui indiquait, Escalier B. Escalier B répéta-t-il à haute voix, mais où suis-je ? Il regarda s'il y avait une sortie, mais il ne vit aucune ouverture. Il décida de descendre, et comme il descendait toujours, il trouva un caillou sur le sol qu'il mit aussitôt dans sa poche, car c'était un joli caillou gris, rond et doux. Ah ! se dit-il, j'approche de la sortie, mais il avait beau descendre, descendre, encore et encore, l'escalier semblait sans fin. Découragé il s'assit, se mit à compter et à recompter les marches, puis les barreaux de la rampe. La rampe était assez large, l'escalier aussi. Il glissa sur la rampe sur plusieurs étages dans l'espoir de trouver une issue, mais la seule chose qu'il trouva fut une lettre. Tiens se dit-il, y aurait-il quelqu'un dans cet escalier ? Il appela, plusieurs fois et sur tous les tons, mais personne ne lui répondit. Il était seul, prisonnier de ce labyrinthe infernal, se demandant comment il avait atterri là. Il ouvrit l'enveloppe qui ne portait aucune adresse et lu : » Vous avez gagné le voyage de votre vie » Apportez cet avis à l'agence Mirages avant le 19/12/2010 à 16 h et vous pourrez organiser le voyage de vos rêves, gratuitement. Non ce n'est pas une blague, c'est gratuit. Il tourna et retourna le papier, le lut, le relut et démoralisé se coucha sur les marches. Le moment d'abattement passé, il leva la tête et aperçut, tout en haut, loin très loin, une lueur bleutée ce qui le décida à se lever. Pour s'encourager il se mit à compter les marches à voix haute. Chaque 25 marches l'escalier changeait de couleur et ressemblait à un immense tag. Les peintures murales représentaient la mer et les mouettes, la neige et la montagne, des villes,

des marchés, des voitures, des bateaux, des animaux, des fleurs, des femmes, des enfants, des hommes, des pays, de tout. Il y avait même des trompe-l'œil qui lui avaient donné de faux espoirs lorsqu'il avait cru être dans une rue alors qu'il était toujours dans l'escalier. Cet escalier géant lui donnait le tournis. Il reprit l'enveloppe, sortit le bulletin gagnant le lut plusieurs fois et l'idée du voyage de rêve le motiva à nouveau. Mais il se demanda s'il devait monter ou descendre. Quel était le chemin le plus court pour sortir ? il prit le caillou et dit : « s'il tombe à droite, je monte, s'il tombe à gauche, je descends. » Il lança le caillou qui tomba juste devant lui, à ses pieds. Ah ! soupira-t-il, ce n'est pas possible ! Je ne vais pas rester là ! Je recommence. Le caillou, comme aimanté, tombait toujours à la même place, devant lui. Cette situation était si absurde qu'il se mit à rire, à rire. Il ne pouvait plus s'arrêter de rire. Il était pris d'un fou rire inextinguible. Il riait tellement qu'il dut s'asseoir, éponger son front en sueur, sécher ses yeux remplis de larmes de rire puis se mit à chanter. Il avait une très belle voix, grave, chaude. Il était toujours assis avait fermé les yeux et chantait de tout son cœur. Un premier poc ! puis un second poc ! lui firent ouvrir les yeux, c'étaient des fientes d'oiseaux, enfin, c'est ce qu'il crut ! Ah ! enfin un signe dit-il. La sortie est en haut. L'invitation du voyage de ses rêves en poche, tout à coup ragaillard et toujours en chantant, il recommença à monter les marches. Il monta l'escalier pendant plusieurs jours. Au fur et à mesure qu'il montait, il sentait un air frais et parfumé envahir l'escalier. L'idée du voyage de ses rêves, auquel il pensait sans cesse, le stimulait et lui redonnait courage lorsqu'il flanchait. Après des jours de grimpette, il arriva en haut de l'escalier amaigri, épuisé, mais ce qu'il vit le récompensa de toutes ses angoisses et souffrances. D'où il était, une vue spectaculaire et magnifique s'offrait à lui. Impressionné par un tel cadre il se tut et resta sans voix puis, admiratif, il répéta plusieurs fois, « que c'est beau ! que c'est beau ! » Il vit un soleil rouge sang, deux

lunes, l'une bleue, l'autre blanc nacré. L'ambiance lumineuse était douce. Bleue au sol, dorée dans le ciel qui était assez bas. Les paysages étaient magnifiques mais étranges, les couleurs étaient elles aussi superbes mais ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait. Le paysage ressemblait à une toile de Dali ou de Magritte, c'était une ambiance surréaliste. Tout était calme et silencieux. Il se mit alors à chanter, heureux d'être là, et aussitôt surgit un homme étrange qui tenait une pancarte sur laquelle était écrit L'AGENCE MIRAGES VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE AU PAYS DE VOS REVES CAR VOUS AVEZ GAGNE LE VOYAGE DE VOS REVES. » Il quitta l'escalier tout joyeux et inspira l'air de tous ses poumons. Il ne remarqua pas tout de suite que l'air sentait un mélange de mousse des bois, de résine et d'iode, mais à part un lac argenté qui scintillait sous les 2 lunes, il n'y avait ni forêt, ni mer, ni océan. Il chantait toujours et le petit homme étrange qui tenait la pancarte de bienvenue, excédé, la jeta par terre et se boucha les oreilles. L'homme s'arrêta net de chanter. BIENVENUE BIENVENUE répétait le petit homme chauve au teint olivâtre. Il avait une voix de fausset et lorsque l'homme lui tendit la main, il la prit entre les siennes et l'homme vit alors qu'il n'avait que 3 doigts palmés à chaque main. BIENVENUE SUR LA PLANETE SCARABEE répétait l'étrange bonhomme. L'homme eut un large sourire Ah ! se dit-il, enfin je réalise mon vœu le plus cher ! Le petit homme chauve lui fit signe de le suivre et tous deux se dirigèrent vers une énorme coupole transparente d'où l'homme percevait des bruits feutrés au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient. Arrivés devant l'immense dôme, le petit homme chauve au teint olivâtre et aux doigts palmés passa sa main devant une cellule et aussitôt ils furent aspirés dans un sas et téléportés en quelques secondes sur une plate forme qui surplombait une place. Là, sur cette place, s'étaient rassemblés des milliers de gens qui l'attendaient en brandissant joyeusement des pancartes

de bienvenue. Emu, flatté, il lut, BIENVENUE AU TERRIEN LONGUE VIE AU TERRIEN HEUREUSE INTEGRATION AU TERRIEN VIVE LE TERRIEN il leur fit un signe amical avec la main et aussitôt la foule fit de même. Il vit des milliers de mains palmés s'agiter comme un immense champ de blé sous le vent. JE VOUS REMERCIE BEAUCOUP DE M'AVOIR CHOISI. VOUS REALISEZ LE REVE DE TOUTE MA VIE. VENIR SUR VOTRE PLANETE ETAIT MON VŒU LE PLUS CHER ET GRACE A L'ESCALIER SANS FIN , J'AI PU VOUS REJOINDRE ET CHANGER DE PLANETE. MERCI MERCI DU FOND DU CŒUR MERCI. La foule en délire l'applaudit dans un étrange bruit de ploc ! ploc ! ploc !ploc ! Heureux comme jamais il ne l'avait été il leur sourit et continua longtemps à les remercier ne réalisant pas encore qu'il était là pour toujours.

Jos graziani

L'histoire du petit coffre

le coffret raconte son histoire ...

Fabrizio chante tout le temps dans son atelier. J'adore l'écouter. Sa voix me donne des frissons. Fabrizio c'est mon créateur. Il m'a imaginé puis conçu. Je suis né pour être offert à une belle vénitienne qui s'appelle Lucrecia Il me par souvent d'elle. Je pense qu'il en est amoureux. Allez hop ! il me tourne me retourne, m'examine, me chatouille en me peignant ou en appliquant des feuilles d'or avec son pinceau. Il polit mes pieds qu'il a fait un peu courts, à mon goût. Il s'occupe de moi avec amour et application. Il complimente mes rondeurs, mes couleurs, ma forme, et je rougis de plaisir. Il me demande mon avis. Préfères-tu que je te peigne en rouge et or ou en turquoise et doré ? Fabrizio parle en roulant les R alors comme il me parle sans arrêt, moi aussi je roule les R j'en ai pris conscience lorsque j'ai entendu parler certains de ses clients qui parlent sans rouler les R. Fabrizio m'a terminé. Je suis achevé. Il me dit que je suis parfait. Il me donne une petite tape amicale sur le ventre, me caresse la tête et m'enveloppe délicatement dans un velours grenat et m'offre à Dame Lucrecia. Cette dernière n'en finit pas de s'extasier, de dire que je suis beau, que je suis une merveille ! je suis inquiet de quitter Fabrizio, son affection, ses chansons, son atelier. Dans ce nouveau palais je ne connais personne, mais la façon dont Lucrecia m'a accueilli me rassure. Elle me met sous son bras et va directement dans sa chambre. Et quelle chambre ! immense avec plusieurs fenêtres. Il y a de très beaux meubles sculptés, d'autres peints, coffres à habits, bureau, table, chaises,

fauteuils, et un immense lit avec des rideaux en velours bleu nuit. Elle cherche un endroit où me poser, me déplace plusieurs fois puis me laisse sur un meuble assez haut d'où j'ai une vue imprenable sur la lagune. Une fois l'emballlement du début passé, elle se montre indifférente et ne s'occupe plus de moi. Je m'ennuie. J'essaie d'engager la conversation avec les autres meubles mais ils me snobent parce que je suis trop petit, trop précieux, ou alors ils se moquent de moi en m'imitant et en roulant les R. Je ne suis pas heureux. Je regrette mon créateur. Heureusement que Lucia, la fille de ma maîtresse, m'aime beaucoup. Chaque fois qu'elle rend visite à sa mère, elle vient me voir, me prend sur ses genoux, me parle avec douceur, me complimente, oui je l'avoue, j'aime les compliments. Je suis vaniteux, mon maître m'a mal habitué. Ma maîtresse m'offre à sa fille le jour de son mariage. Je suis content de quitter ce palais où personne ne s'intéresse à moi sauf pour se moquer de mon accent ! Lucia m'appelle ma beauté, mon trésor, mon adoré et j'enfle comme une baudruche lorsque j'entends ces paroles. Elle m'a posé avec délicatesse sur sa coiffeuse, dans sa chambre. Je la vois plusieurs fois par jour car elle change souvent de toilette. Elle a toujours un mot, un geste tendre pour moi. Je l'adore ! Elle est jeune, belle, son mari est vieux, en mauvaise santé mais très riche. Lucia me trimballe dans tout le palais. Maintenant, j'en connais toutes les pièces. C'est une très belle demeure qui donne sur le grand canal. Je m'y plais beaucoup. J'aime que Lucia me promène dans sa maison, sauf lorsqu'elle m'emmène aux cuisines. J'en ressors imprégné d'odeurs de viande cuite, de choux ou autres que je ne supporte qu'à table au moment des repas et pas ailleurs. Je préfère les parfums dont Lucia s'asperge. Quelques fois des gouttes m'éclaboussent et ça me rend tout guilleret. J'adore les parfums ! Lucia est sortie du couvent pour se marier. Elle n'a qu'une amie de son âge qu'elle aime beaucoup,

Ana. Elle a promis de m'offrir à Ana pour son anniversaire. Cela me contrarie cars je suis bien ici. Voilà, ça y est, je suis chez Ana. Elle a des manières que je n'aime pas. Elle n'a aucune douceur. Dès qu'un tiroir tarde à s'ouvrir, elle crie, tape du pied, me donne des coups, m'insulte. Je ne l'aime pas. Elle me fait peur. Quand elle est en colère elle prend ce qu'elle trouve et le jette contre les murs. C'est comme ça que j'ai eu un pied cassé. Pourtant lorsqu'elle est calme elle peut-être gentille mais je suis toujours sur mes gardes, jamais détendu. C'est carnaval. Elle me jette sur la robe qu'elle vient d'enlever pour mettre le costume de Colombine. Elle chante. C'est la premier fois que je l'entends chanter. Elle part en courant. La robe est posée sur le sol en marbre et moi par dessus. Ce n'est pas un endroit pour moi. Je suis perdu dans mes pensées lorsque j'entends des bruits de pas, des cris, des hurlements et jeté dans un sac rempli d'objets. Je me demande ce qui se passe. Je suis brinquebalé à droite, à gauche, traîné au fur et à mesure que le sac se remplit, soulevé puis plus rien. C'est le silence jusqu'à ce qu'on ouvre le sac. Je ne comprends pas la langue de ceux qui me sortent du sac. Ils sont vêtus d'habits précieux, portent des bagues, des colliers, des boucles d'oreilles, l'un d'eux me lance en riant à un homme efféminé qui m'attrape, applaudit et dit en gloussant, oh que tu es mignon !!! et me couvre de baisers. Il a parlé en italien. Je suis dans un palais à Istanbul. Je ne parle pas le turc. Je ne comprends rien. Je me sens isolé. Giacomo me parle toujours en italien. Il m'appelle son petit compagnon, son petit chouchou, sa merveille. Il met dans mes tiroirs ses boucles d'oreilles et quelques bagues. Bracelets, broches, fibules, colliers, sont si importants qu'ils ne rentrent pas dans mes tiroirs et sont arrangés dans un coffre doré serti de pierreries bien plus gros que moi. Je n'ai pas de place fixe. Giacomo me déplace tout le temps. Partout où je me trouve, ça sent bon. Des bâtonnets ou des cônes d'encens brûlent en permanence. C'est très

agréable. J'ai chaud, très très chaud. Je sens que je vais prendre feu, dans la pièce tout brûle. Soudain, on me jette à l'eau avec le plateau en cuivre sur lequel je suis posé, à côté d'un service à thé finement ciselé, qui coulent aussitôt tandis que je flotte dans le Bosphore. Je suis entraîné par des courants J'essuie des tempêtes, je suis aspiré en pleine mer et pendant des mois, des années, je barbotte dans l'eau. Parfois je fais des haltes involontaires sur les plages crèques, sardes ou italiennes. Je reste sur le sable, là où la marée m'a déposé. Je suis brûlé par le soleil, les crabes viennent me renifler mais il n'y a personne pour me sortir de là. A marée montante, je suis repris et repars en haute mer. Mais ça n'en finira donc jamais ? je suis fatigué de bourlinguer ! Et puis un matin, je suis repêché dans le filet d'un pêcheur, au milieu de poissons de toutes sortes, de poulpes dégoûtants qui se frottent à moi familièrement. Le pêcheur trie sa pêche et me découvre. Je suis mal en point. J'ai perdu de ma superbe. Je n'ai plus de couleur. Je suis tout gonflé, il me manque 2 pieds, les boutons des tiroirs ont disparus. Il se met à rire, hésite à me rejeter à la mer puis me met dans une besace trouée. Le soleil me caresse à travers les trous. C'est bon d'être au sec ! Je suis à Marseille, sur le port. J'entends des gens qui parlent, français, italien, arabe, provençal. Je comprend tout .J'ai beaucoup appris en voyageant. Le pêcheur arrive chez lui et appelle « Fanny O Fanny » !!! Une petite fille sort d'un appartement voisin. Au même moment descend dans l'escalier un homme assez jeune qui les salue. Tiens, regarde ce que ton Papy t'a apporté. Il me sort de sa besace et me tend à la petite. Pouah ! qu'il est moche ! Je suis rouge de honte ! Moi un objet conçu pour le raffinement, pour la beauté, pour l'amour, je suis devenu un objet de dégoût ! pour un peu j'en pleurerai ! Non j'en veux pas ! Vous permettez dit l'homme ? bien sûr dit le grand-père ! L'homme me prend, me tourne, me retourne, essaie d'ouvrir mes tiroirs qui ne s'ouvrent pas. Il a souffert le

pauvre ! Je peux le garder puisque Fanny n'en veut pas ? Garde-le dit le grand-père. Merci dit l'homme, puis me regardant, tu verras chuchote-t-il je vais bien m'occuper de toi. Je vais te redonner ton lustre d'antan car tu as dû être très beau. Tes courbes sont harmonieuses, celui qui t'a fait avait du talent. L'homme lit Venezia 1595 mais il n'arrive pas à déchiffrer les initiales F C Fabrizio Comiti. 415 ans ! ça ne m'étonne pas que tu sois en si piteux état. Il descend les 2 étages, traverse la rue en me tenant contre son coeur. Je suis heureux avec cet homme. J'ai confiance. Je sens qu'une belle histoire va commencer. Avant de rentrer dans la boutique j'ai le temps de lire le panneau au-dessus du magasin « Paul Morales antiquaire ». Ah enfin un connaisseur qui va bien s'occuper de moi et me refaire une beauté. Je me vois trônant dans la vitrine au milieu d'objets précieux , j'entends déjà les exclamations d'admiration .. Je vais me plaire ici auprès de tous ces beaux objets qui ne se moqueront pas de mon accent car ils sont très bien élevés. Je sens l'odeur de colle, de vernis, de peinture, de térébenthine tout cela me rappelle l'atelier de Fabrizio. Je suis ému. Ah s'il pouvait chanter lui aussi ! non il ne chante pas, mais il siffle très bien les airs de jazz.

J. G

Sur mon pied arrière droit il a tracé deux lettres, M et G, et une date, 1882. Une cicatrice indélébile, mais qu'il a aussitôt adoucie avec son chiffon, imbibé d'un produit qui sent bon, aussi bon que ses mains qui sont comme des caresses, des mains pleines d'amour, des mains qui viennent de me donner vie.

Bientôt, il m'emporte. A deux, en faisant très attention, ils me déplacent, lentement, marchent longtemps. Je me

sens bien. Je me retrouve dans une pièce remplie de monde, entre deux grandes fenêtres, et on se bouscule pour venir me regarder de près. Faites donc attention, ne m'étouffez pas, laissez moi respirer ! Mais on me touche sans arrêt, des mains curieuses et grasses me palpent, me tâtent de tous les côtés, jusqu'au fond de mes tiroirs. Je suis toute neuve et fragile, moi, mon bois est tout juste sec, mon vernis aussi, vous allez tout gâcher avec vos sales manières ! Ne cherchez pas de défauts, il n'y en a pas, je brille, je resplendis, et tout fonctionne. Mais personne n'entend mes pauvres plaintes et je me sens seule et abandonnée, à la merci de toutes ces vilaines mains. Mais que sont devenues celles qui m'ont créée ?

Le temps passe, il me faut bien m'habituer. Peu à peu, il semble qu'on m'oublie, et lorsque l'on me touche, ce sont des mains pressées, qui astiquent, qui cirent. Elles ne savent pas caresser, elles n'ont pas non plus le temps de me parler. Elles m'enduisent de produits agressifs, et plus jamais je ne perçois la même douceur que celle de mon enfance. Il paraît qu'ainsi on me protège, car la ribambelle d'enfants qui de plus en plus vit là n'y va pas de main morte... les doigts griffent, les pieds tapent, cognent. Toute meurtrie, bosselée, je n'ai plus de courage pour protester, ni pour résister. Toute languissante, j'attends. Mais où donc sont passées les douces mains d'antan ?

Un jour, tout change encore. Du noir aux fenêtres, on pleure, on parle bas. Je sens dans l'air comme des tensions. Et, de feutré, le ton de ces personnes en noir se met à monter, devient violent. Les voix s'emporent, le ton monte, la colère gronde. De grandes mains s'abattent sur moi, des gifles magistrales, comme ponctuant une décision de Tribunal. Mais si c'est moi, l'accusée, la coupable, moi qu'une fois de plus on martyrise, dites-moi au moins ce que j'ai fait de mal ! Evidemment personne ne m'entend, personne ne répond, le sort en est jeté, en même temps qu'une

vilaine couverture qui m'emprisonne et qu'on resserre encore avec des sangles. Mais comment voulez-vous que je m'échappe ! Je ne saurais même pas où aller... Pas de sursis, on me déplace, on me transporte, tout en me cognant sans vergogne. Mais faites donc attention, mon pied ! Me voilà bancale, maintenant ! Existe-t-il seulement au monde des mains secourables pour me venir en aide ?

Vaine prière, le calvaire continue. Tout bouge autour de moi, on roule sans doute, et longtemps. J'ai peur, j'étouffe, je sens mes plaies à vif, et si je pouvais, je pleurerais je crois. Quand enfin on s'arrête, et qu'on me libère, je me vois entourée d'autres vieux meubles, aussi mal en point que moi. Ils sont gris, tristes, sales même. Ah ! Non, je n'ai pas envie de finir comme ça ! Douces mains de mon enfance, venez vite à mon secours !

Des années encore ont passé. Des coups, des agressions de liquides dégoulinants, des souillures diverses dans mes tiroirs, rien ne m'a été épargné. Mes belles couleurs ont disparu, mon bois a terni, ma chair toute ridée s'est desséchée.

Jusqu'à l'arrivée de Camille. Camille, c'est mon rayon de soleil. La première fois où elle a posé sur moi ses petites mains, j'ai eu comme un sursaut, un goût de bonheur oublié ; c'était tout léger, doux, presque tendre. Avant même qu'elle ne sache parler, ses petites mains en me parcourant m'en ont dit, des choses ! Des mains de fée, des mains d'amour, des mains si souvent rêvées et enfin retrouvées.

Pendant des années, tout le temps qu'il lui a fallu pour grandir, elle m'a chuchoté ses rêves, la vie qu'elle voulait, et surtout, son envie de partir d'ici, de m'emmener, me réparer. Un jour elle a commencé aussi à me parler tout bas de François, son amoureux. J'ai espéré, espéré...

Et cette nuit, sans faire de bruit, tous les deux, avec beaucoup de précautions, ils m'ont transportée au milieu de leurs affaires, à l'arrière d'une camionnette. Eux se

sont installés devant, et ils ont filé, tout heureux. Quand après un long trajet, ils m'ont sortie, leurs deux mains se sont frôlées, encore et encore. Un déclic, une vibration, un éclat de vie nouvelle m'ont envahie. Je me suis sentie toute rajeunie, aussi émue qu'une nouvelle épousée entrant dans son foyer, portée avec amour par quatre bras accueillants. Camille a tenu sa promesse, elle et François me bichonnent, et si je le pouvais, leurs mains si pleines de tendresse, je les embrasserais !

Jeanine

Ça ne va pas fort aujourd'hui ; Je ne me sens pas bien du tout. L'âge sans doute. L'éraflure de mon côté droit me fait souffrir davantage de jour en jour, je me sens sec, raide, enlaidi par les années et la négligence, le manque de soins. Pourtant depuis que la jeune fille si triste m'a récupéré, je suis plutôt bien traité : Elle m'a installé dans sa chambre, tout près de son lit, entre la lampe de chevet et une pile de livres. Je me sens en sécurité, à l'abri du froid, mais une étrange tristesse s'est tout de même emparée de moi. Lorsque je suis seul dans la pénombre de la pièce qui ne laisse filtrer que peu de lumière entre ses volets mis clos, je rêve, repasse sans cesse le film de ma vieAh! Il est loin le temps de ma splendeur ! Ce que je regrette le plus, c'est la période de ma naissance. Je revois cet homme Félicien Dufresne, un colosse aux mains de fée, amoureux à en mourir de la belle Flavie. C'est pour elle qu'il m'a mis au monde.

D'un simple morceau de bois il me fit naître ! D'un morceau de bois destiné à l'âtre il fit une splendeur, moi, un superbe petit coffre à trois tiroirs, une miniature de commode. Félicien, dans le secret de son atelier, a fait

de moi une fort jolie petite chose ; Il m'a donné une âme en quelque sorte ! Ne croyez jamais les gens qui affirment que les objets inanimés n'ont pas d'âme, seuls ceux qui ne sont pas aimés connaissent cette disgrâce ! Je n'oublierai jamais les grandes mains de Félicien, elles appréciaient ma texture, se faisaient légères pour ne pas me blesser, s'attardaient sur un angle, précises et douces Ce fut vraiment une naissance sans douleur ! Parfois, lorsque la jolie Flavie lui rendait visite il me cachait au fond d'un coffre enveloppé dans un chiffon de laine. Là bien au chaud je les écoutais se jurer leur amour et j'assistais, un peu troublé quand même, à un bien curieux remue ménage fait de soupirs et de mots murmurés Lorsque je fus bien prêt, Félicien me plaça dans une boîte rose, achetée à la ville. Il avait quelques jours auparavant, passé sur mon corps, une laque bleue comme la mer disait-il, puis , un à un , il avait peint de jolis motifs dorés , semblables à des coquillages . Dans ma boîte rose, j'étais fier comme un paon. Flavie quand elle me vit, poussa de petits cris de joie, me prit dans ses bras, me serra contre sa poitrine ! Je sentis les battements de son cœur, la douceur de sa peau, la rondeur d'un seinSi j'avais eu une tête je suis sûre qu'elle aurait tourné, car je suis de bois certes mais pas de marbre que diantre!

Je devins à compter de ce jour, le gardien des bijoux de Flavie. Souvent, elle me caressait du bout des doigts, - C'est mon Félicien qui t'a fait, je te garderai toute ma vie !- Le ventre de Flavie, commença à s'arrondir, il faut dire qu'ils faisaient tout ce qu'il faut pour ça les deux amoureux. Je dois avouer que je pris très mal la chose, je me raidis de toutes mes fibres. Un enfant ! Mais s'était moi l'enfant de Félicien ! N'allait-on pas me délaisser ? Pire est-ce que ce petit être n'allait pas me rudoyer, me bousculer, me toucher avec des mains pleines de confiture ? J'étais fort angoissé et puis je finis par me rassurer : cet enfant serait sans doute exquis, l'espoir

fait vivre dit-on, je fis mien cet adage et retrouvai mon calme....

L'enfant vint au monde trop tôt, violacé et froid : Mort né ! Flavie ne put survivre à l'accouchement. Félicien se retrouva seul. Ce fut le pire moment de ma vie. Je me sentais triste, inutile, coupable, j'avais souhaité que cet enfant ne vienne pas au monde et j'avais le sentiment d'être pour quelque chose dans ce malheur. Maintenant j'étais souvent seul, dans le noir, Félicien n'ouvrait plus les volets, ne dormait plus dans cette chambre... Je me couvrais lentement de poussière qui s'immisçait dans la moindre de mes rainures, si j'avais eu des yeux, j'aurais pleuré, si j'avais eu une bouche, j'aurais hurlé. Un jour, alors que je pensais sombrer dans l'oubli le plus total, Félicien fit irruption dans la pièce, je le reconnus à peine tant il était agité. Il vida l'armoire, défit le lit, jeta pèle mêle des objets dans un sac et finalement, s'en prit à moi: Objet de malheur ! Marmonnait-il en vidant mes tiroirs, toi je ne te donnerai à personne, tu périras par le feu! Je tremblais de terreur, j'étais devenu dur comme de la pierre. « Oh et puis il n'y a même plus de feu dans cette maison, je vais te jeter dans la rivière tiens! » Aussitôt dit aussitôt fait. L'eau glacée pénétra jusqu'au tréfonds de mon être. Je dérivai longtemps, abîmant ma peinture à chaque rocher que je heurtais, je perdais mes pieds, puis je fus arrêté par quelque branchage, tout près de la berge.

L'humidité me gonfla, rongea mes tiroirs qui me faisaient un mal de chien. Je me fis à l'idée de finir mes jours en ce lieu, quand une main de femme me happa d'un coup ! Je me retrouvai dans un cabas de paille bringuebalant parmi d'autres objets. Au moins étais-je au sec. Nous arrivâmes dans une pauvre maison et je fus comme mes compagnons d'infortune, déballé sur une table poisseuse, la femme qui m'avait trouvé près de la rivière avait l'air d'une sorcière: sale, brutale, elle jeta au feu de malheureux objets en ricanant de plaisir. Moi, elle me

regarda, me tourna en tous sens, je n'en menais pas large ! Elle tenta d'ouvrir mes tiroirs, n'y parvint pas. Elle s'arma alors d'un couteau et força un à un mes pauvres tiroirs douloureux. Je la maudissais la mégère ! La gueuse parvint à ses fins, lorsqu'elle constata que je ne contenais ni objet précieux ni fond secret, elle eut un geste pour me jeter au feuJe frôlai la mort, souhaitant que les choses aillent vite, j'étais dans un état second. Je ne sais pourquoi, elle se ressaisit, arrêta son geste ; Dans un coin de la pièce une petite fille que je n'avais pas remarquée, jouait avec une poupée de chiffon ;Sa mère sembla s'apercevoir de sa présence : « Tu es là toi ?Tiens si tu veux ça ,prends-le sinon je le fous au feu ! »

Le souvenir de cette voix me donne encore la chair de poule, la petite me saisit bien vite, me serra contre ses pauvres vêtements, sourit à sa mère: « Ce sera la commode de ma poupée ! » J'étais sauvé! Agnès , comme la plus part des enfants, n'était pas toujours délicate, elle me faisait tomber, m'oubliait sous la pluie dans la cour, renversait sur moi le repas boueux de sa poupée, mais au moins elle m'aimait et surtout elle était fière de moi: Tu as vu la belle commode que j'ai acheté pour toi disait-elle à sa poupée; Tu sais elle m'a coûté très cher, elle a appartenu à une princesse, autrefois dans un pays lointain....Je riais intérieurement , voilà que je devenais un objet précieux.... Bien plus tard Agnès à épousé un homme plus âgé qu'elle et elle m'a emporté dans sa nouvelle maison. Son mari, grand amateur de vieilleries comme il se plaisait à le dire et comme il me déplaisait de l'entendre, parce que en fait de vieillerie, il était pas mal non plus !essaya de me restaurer, il avait les mains moites, et laissait sur moi de désagréables empreintes et puis il ne sentait pas bon, bref, je ne l'aimais pas. Il finit par m'oublier et je n'en fus pas mécontent. Je devins pour la seconde fois gardien de petits bijoux.

Agnès comme Flavie, me nettoyait, me caressait, me parlait,, je me réchauffais à son contact , parfois elle pleurait ,je crois qu'elle n'était guère heureuse.... Mes tiroirs maintenant étaient un peu disjoints, ma peinture gravement endommagée, je vieillissais ; J'avais, disait son grand dadais de mari pris du cachet, cela me consolait un peu. Agnès mourut jeune d'une méchante pneumonie. Son mari et ses fils reprirent les bijoux et décidèrent de me vendre, parmi un lot d'objets hétéroclites, à un brocanteur. Me vendre ! Quelle infamie, quelle humiliation à mon âge! J'étais devenu un vulgaire objet de bazars. Moi qui avais été fait pour le bonheur, j'allais finir bradé, mon amour propre en prit un coup.

Un homme vint à la maison, je fus une fois encore embarqué dans un cageot parmi de vieux livres qui sentaient le moisi et collaient leurs pages déchiquetées sur moi. Je savais maintenant que j'étais un objet de peu de valeur, fait d'un bois des plus ordinaire, « même pas du chêne, ça ne vaut rien ce machin, c'est vraiment pour vous en débarrasser » avait dit le brocanteur. Pour qui se prenait-il celui-là ?J'avais été fabriqué dans un morceau de frêne et alors , je n'en étais pas moins né du désir d'un homme, dans l'amour ! J'attendis mon heure ruminant ma vengeance et dès que l'occasion se présenta, je coinçai les doigts du chiffonnier dans un de mes tiroirs , pour lui apprendre à mieux se comporter ! J'ai fini un jour de mai sur un vide grenier, des dizaines de mains m'ont pris, tourné retourné, dénigré...Je n'avais jamais ressenti une telle honte et puis Emma est arrivée si belle ,si jeune,.D'une toute petite voix elle a demandé combien je valais; Vingt euros et elle n'a pas hésité , elle m'a pris délicatement , m'a déposé dans un sac de toile et a murmuré: -il est très beau- Paroles de miel sur mon malheur,!

Depuis, je vis dans la maison d'Emma qui pleure souvent depuis que le beau Pablo l'a quittée . Elle dit que je lui fais du bien, qu'elle aime ma patine et mon

côté rétro. Je me gonfle d'orgueil et de plaisir ; Elle a des gestes doux et range dans mes tiroirs les lettres d'amour qu'elle continue à écrire à son bel argentin et qu' elle n'envoie pas . Je suis devenu un gardien d'amour mort ! Allez savoir si cela ne joue pas sur mon moral !

Marie Aillères

Lettre de motivation

Monsieur,

Je viens répondre à l'annonce parue ce matin dans la Dépêche du Midi sous le numéro 28 347, pour l'emploi d'homme-sandwich dans la ville de Toulouse. Je rêve depuis toujours de ce travail. Tout petit déjà, j'ai beaucoup pratiqué la marche, en accompagnant mes parents dans leurs pérégrinations et vagabondages divers, toute la famille largement chargée de paquets et de valises. Les parcours se faisaient de jour comme de nuit, et nous ne craignons ni le froid, ni la pluie, ni la faim, et encore moins la fatigue. J'ai gardé de cette époque un souvenir ébloui, et plus encore pour ce qui est du Sud, si accueillant, et de votre belle ville de Toulouse.

Aujourd'hui, je mesure 1.98 m, et je dépasse donc d'une bonne tête quiconque se trouvant à proximité. Je suis visible de loin. J'ai les épaules bien carrées, les bras longs et musclés, les mains larges et trapues. Je ne laisse jamais rien tomber, au sens propre comme au figuré, et votre matériel, sous ma haute protection, ne peut courir aucun risque. Je sais aussi jouer des poings quand il le faut pour me frayer un chemin au milieu d'une foule trop dense ou trop accaparante.

Mon endurance aux intempéries n'a fait qu'accroître au fil des ans, et je peux dire que je résiste à tout. Depuis longtemps, mon expérience en ce domaine m'a amené à me munir de grandes quantités de plastique, opaque ou transparent selon les besoins, que je collecte ici et là, et j'ai également à ma disposition de bonnes quantités de cartons, le tout sans frais pour votre entreprise.

Je prends tout particulièrement soin de mes pieds, que j'ai fort grands. Il m'est quelquefois pénible de les glisser dans certaines paires de chaussures, mais une bonne

paire de ciseaux, que je garde sur moi en permanence, règle rapidement le problème.

Malgré ma corpulence, je peux me nourrir d'un rien, d'un simple bout de pain, debout, une seule main libre pouvant assurer le bon équilibre du chargement que vous m'aurez confié. Il en est de même pour mes autres besoins naturels. Je ne m'arrête jamais, je suis infatigable.

Les pentes même les plus abruptes n'ont pour moi rien de rebutant, je grimpe sans difficulté, sans m'essouffler. Même courir en montée ne me pose pas de problème. Je le fais d'ailleurs assez fréquemment, stimulé par l'effort d'autres personnes, haletantes, à ma poursuite. La montée vers le secteur de Jolimont, en particulier, me fascine, et j'ai d'ores et déjà pris l'initiative de m'y exercer souvent. J'ai pu de ce fait constater que votre entreprise y est malheureusement trop peu représentée. Je me ferais une joie d'y devenir votre ambassadeur particulier. Cette suggestion en amène une autre : ma connaissance de la ville et de ses rues fait de moi un conseiller très avisé, poste que je vous propose de cumuler, pour le même salaire, avec celui initial proposé d'homme-sandwich.

Je suis prêt à me mettre au travail immédiatement, ma disponibilité actuelle étant totale. Faute d'adresse précise, vous pouvez me joindre tous les soirs à partir de 19 heures au Café de la Gare, en demandant Gégé le Costaud.

Certain que ma candidature vous intéressera, je me réjouis par avance de notre prochaine collaboration.

Gégé le Costaud.

Alias Jeanine

Rencontre

Tous les matins, à dix heures précises, Emile arrivait au haras. Ce matin-là, il descendit de voiture, referma brutalement la portière. Le trajet ne l'avait pas calmé. Il écumait de rage. Mais comment avait-elle pu ? En sortant du haras, après sa promenade habituelle, il irait voir Julien. Son ami était toujours de bon conseil, et cette fois surtout il en avait besoin. Peut-être devrait-il même l'appeler d'abord, s'assurer qu'ils pourraient déjeuner ensemble ? Plongeant la main dans sa poche, il y chercha en vain son portable. Rien ! Bien sûr, dans sa colère il avait oublié de le prendre... et du coup, il se sentit toujours aussi furieux, contre sa femme, et contre lui-même maintenant.

Il se mit à traverser la cour, droit vers le box de Carpio, sans même penser à saluer, comme il le faisait d'ordinaire, les hommes emmitouflés et chaussés de leurs bottes luisantes, piétinant le sol mouillé, où les fers des chevaux marquaient leurs empreintes à côté de celles des hommes. Mais Emile, apparemment, ne les voyait même pas. Quelques chevaux encore enfermés passaient la tête à l'extérieur, attendant que quelqu'un s'occupe d'eux. Emile les ignore, il s'approcha de Carpio, le caressa machinalement. L'animal releva la tête, la secoua, mais il ne parut pas manifester le même plaisir à accueillir son maître qu'à l'accoutumée. Emile s'en aperçut à peine, il grommelait entre ses dents, tout à ses contrariétés. Ses gestes étaient plus brusques qu'à l'ordinaire, et au lieu de flatter Carpio et de lui parler doucement comme d'habitude, il continuait à marmonner et sa colère ne le quittait pas.

Jamais au cours de sa vie il n'avait ressenti cela. Habitué à être obéi, en fait il ne supportait pas la rébellion d'Hélène, il ne comprenait pas ses raisons. Le

quitter, mais pourquoi, grand dieu ! C'était une désertion, et chez les Masquin, on ne déserte pas ! C'était trop, il fallait vraiment qu'il en parle avec Julien, et la matinée allait être bien longue jusqu'à l'heure du déjeuner, surtout s'il restait dans la même disposition d'esprit, cette colère qui ne passait pas. En attendant, il pouvait au moins faire sa promenade habituelle, cela devrait le calmer un peu, pensa-t-il.

Ayant fini de seller Carpio, il le monta, sentant sous lui l'animal frémissant. Négligeant toujours les autres cavaliers, qui s'étaient mis pour la plupart à exécuter une sorte de ballet ou de ronde inlassable, tournant les uns derrière les autres, juchés sur leurs montures, Emile sortit du haras, prit le sentier longeant les bois proches. Là, il pourrait pousser sa monture, et dissiper sans doute son énervement dans l'euphorie de la course. D'abord au pas, il ne tarda pas à lancer l'animal au petit galop, allure qu'il affectionnait particulièrement. Mais pourquoi diable n'arrivait-il pas ce matin à éprouver la moindre sensation agréable ? Toujours cette maudite colère ! Même dans les moments les plus difficiles de sa vie militaire, il avait toujours su contrôler ses émotions. La supériorité, le commandement, voilà quels étaient ses atouts. Mais aujourd'hui il n'arrivait pas simplement à ordonner ses idées, à se maîtriser. Il en voulait à Hélène de tout remettre en cause, à commencer par des valeurs immuables, mariage, famille, tout ce qui fait une vie réussie. Mais qu'est-ce qui lui prenait ? Elle n'avait jamais rien dit jusqu'ici. Il était capable de faire face à tous les problèmes, toutes les situations, mais là !

Il s'était laissé porter par Carpio, oublieux du chemin à suivre, et fut surpris de sentir l'animal s'arrêter. Ils étaient au-dessus de la plage, sur la falaise crayeuse, là où précisément il avait l'habitude de faire une pause pour embrasser du regard l'immensité qui s'offrait à ses yeux, et respirer à pleins poumons l'air vivifiant, avec sa forte odeur d'algues et d'iode. La plage

paraissait déserte encore, il faudrait attendre les beaux jours pour la voir occupée par les touristes, ceux du moins qui auraient pu la découvrir. Mais aujourd'hui, même les barques amarrées au ponton avaient l'air abandonnées. Pourtant il remarqua bientôt comme une petite silhouette, qui pouvait presque se confondre avec la grisaille des galets alentour. Non, là, ça bougeait. Emile resta immobile un moment, à observer le manège du gamin, occupé à chercher quelque chose à ses pieds, se baissant, fouillant devant lui, puis se relevant pour examiner sans doute chacune de ses trouvailles. Emile se décida enfin à descendre. Le sentier s'enfonçait doucement au milieu des cailloux, et il devait se montrer prudent car la progression de Carpio sur le sol humide et glissant s'avérait délicate. Le bruit des sabots sur la pierre avait fini par attirer l'attention du gamin, qui s'était retourné. Arrivé presque à sa hauteur, Emile descendit de cheval et lui dit :

- Qu'est-ce que tu ramasses ? des galets ? je peux voir ?
- Je fais rien de mal, M'sieur, j'aime les pierres, je les ramasse.

Emile lui trouva un air craintif, comme apeuré, malgré la petite flamme qui brillait dans son regard.

- Tu ne devrais pas être à l'école ?

Le ton autoritaire d'Emile sembla affoler un peu plus le garçon, qui baissa la tête.

- Je vois, repris Emile, tu fais l'école buissonnière ! Montre-moi au moins tes trouvailles...

Un peu rassuré, Souhayl tendit sa main ouverte où trônait un beau spécimen de galet, bien lisse et marqué de jolies couleurs. Devant l'air intéressé d'Emile, il s'enhardit :

- J'en ai d'autres, attendez, M'sieur, regardez...

Fouillant ses poches, il sortit d'autres pierres, qu'il montra à Emile avec l'ébauche d'un sourire encore timide, mais visiblement fier de ses découvertes. Les cailloux étaient beaux, les formes harmonieuses, patinées par le temps, les couleurs remarquables.

- Voilà de bien belles trouvailles, en effet, reprit Emile. Alors, tu préfères ça à l'école, si je comprends bien.

Souhayl très vite s'était finalement senti en confiance. Il se mit à parler, à raconter avec exaltation les découvertes qu'il était en train de faire sur cette plage. Les pierres étaient sa passion, il en possédait déjà beaucoup, mais ne se lassait pas d'en trouver toujours d'autres. Cette plage recélait des trésors, selon lui, des cailloux uniques, magnifiques. Emile l'écoutait, intéressé malgré lui par l'énergie que manifestait Souhayl. L'adolescent était bien un collectionneur né, un vrai, et paraissait prêt à tout pour assouvir le besoin qu'il ressentait. Déjà décidé et volontaire, une vraie graine d'homme, comme il les avait toujours appréciés.

Il aurait dû le sermonner pourtant, l'obliger à retourner à l'école, plutôt que se faire en quelque sorte complice de son escapade, car c'était bien cela que Souhayl était en train de faire, une fugue, ni plus, ni moins. Il fallut un certain temps à Emile pour réaliser qu'au lieu de réprimander le gamin, de le ramener peut-être là où il aurait dû être, il se laissait attendrir, et que même sa grosse colère du matin était en train de fondre. Voilà qu'il ne se reconnaissait plus ! Tenant Carpio par la bride, il suivait l'enfant, l'écoutait, incroyablement prêt à s'émerveiller comme lui devant la beauté environnante. Ce satané gamin avait réussi à l'amadouer, et, avec lui, voilà qu'il se comportait avec une indulgence de grand-père, plus même qu'avec ses propres petits enfants, qu'au fond il connaissait bien peu...

Une pluie fine commençait à tomber. Il faisait froid sur cette plage. Emile eut soudain une idée. Midi approchait, déjà, et il n'avait pas envie de laisser Souhayl livré à lui-même. Et ses propres problèmes attendraient bien un peu.

- Je te ramène, mais d'abord, je suppose que tu as faim, que tu n'as rien mangé depuis un moment ? Souhayl acquiesça d'un simple signe de la tête.

- Si tu veux, on ramène Carpio au haras, et puis je t'emmène manger un morceau quelque part ? ça te va ? Ensuite, direction ton école, où ils doivent s'inquiéter.

Jeanine